



Dimanche 25 octobre 2015
Mt 5, 38-48

Bettina Cottin,
Pasteure à
Strasbourg

La dynamique de la grâce ...

Ici, nous sommes vraiment au cœur du développement de « la grâce qui coûte » (D. Bonhoeffer, *Le prix de la grâce/Vivre en disciples* (Nachfolge), Genève, Labor et Fides, 2009) qui met au défi et le monde et nos attitudes acquises. Pour moi, le mot clé aujourd'hui est celui du v. 47, « ... *que faites-vous d'extraordinaire ?* ». Extraordinaire (*périsson* en grec) exprime l'idée du « plus », ce qui dépasse l'ordinaire, en quantité ou qualité, ce qui est abondant, voire superflu, et peut aussi remplacer le qualificatif de « complet ». Le verbe *périsseuo*, très utilisé dans le NT et surtout dans les épîtres pauliniennes, apparaît en particulier dans le Sermon sur la Montagne, dans le repas dit de la multiplication des pains, dans le développement paulinien de la surabondance de la grâce... Ce mot résume la dynamique de la grâce, de la vie donnée par Dieu qui surpasse la force du Mal, et il met le doigt sur la raison d'être de la communauté chrétienne. Est emblématique à cet égard Mt 5, 20 : « *Car, je vous le dis, si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux* ». On pourrait reformuler « à la louche » : si les chrétiens n'ont pas un « plus » à proposer, pourquoi sont-ils là ? Gardons cette question en arrière-fond, elle nous guidera et nous aidera à d'autant mieux réceptionner le choc de paroles de Jésus, car ici il propose non seulement un « *plus* », comme dans les passages précédents (les fameuses radicalisations de la Loi), mais il propose un « *autrement* ».

... à traduire dans des actes inattendus

« **Autrement** ». Ne pas s'opposer au mal ! C'est dans le fond impensable et scandaleux. Ne faut-il pas aimer ceux qui aiment Dieu et haïr ceux qui le haïssent (cf. Ps 139, 19s) ? Jésus abandonnerait-il la cohérence entre la conviction et les actes, l'attitude intérieure et l'action

extérieure ? Cela contredirait du tout au tout l'esprit du sermon sur la Montagne et la mise en garde perpétuelle contre l'hypocrisie spirituelle, la plus pernicieuse qui soit.

Il faut plutôt comprendre que Jésus opère un cadrage plus serré de l'attitude face au mal, et vise l'attitude concrète dans l'action. Jésus parle dans un contexte global de violence, dans une situation d'occupation militaire et politique et un environnement de lutte armée, de « terrorisme », dont il sera lui-même victime à la fin, puisque telle était l'accusation qui l'a fait crucifier. Il y eut à son époque un grand nombre de soulèvements armés en Judée et en Galilée contre les Romains, suivis d'autant de répressions sanglantes (crucifixions de masse). Il y eut des activistes jusque dans le groupe des disciples (cf. Mt 10, 4 : Simon le zélote et Judas Iscariote, et commentaires du verset). Jésus connaissait ces milieux. En même temps, il savait – et l'évangéliste le sait encore mieux – que cette lutte armée ne mènerait, en finale, à rien, et encore moins à l'établissement du Royaume de Dieu. *Quelle façon d'agir rend donc justice au Royaume de Dieu, à la dynamique de la grâce ?*

« **Ne pas s'opposer** » au mal vise ici la riposte symétrique, la réaction qui reste dans le même registre et sur la même intensité de conflit, celle qui ne descend pas d'un cran dans l'échelle de violence, et surtout celle qui ne sait rien proposer d'autre ! La règle du « talion » (œil pour œil, dent pour dent) servait à l'origine à limiter la vengeance incontrôlée. Il est intéressant de noter (Ex 21,24, note NBS) que, selon le code d'Hammourabi, en cas de dommage corporel sur un membre de l'aristocratie, un châtement corporel symétrique devait être appliqué, mais si un pauvre ou un esclave était concerné, on réglait un dédommagement. Selon le rang social, le corps de l'autre n'avait pas la même considération : valeur de la personne d'un côté, valeur de la simple force de travail de l'autre (cf. dans nos sociétés occidentales, jusqu'au XIX^e siècle, la question de savoir qui était habilité à se battre en duel !).

Quelle considération pour la victime ?

Or, ce que Jésus propose est justement la considération pour la personne agressée, son établissement en personne qui mérite le respect, même quand elle est malmenée. Il propose que la victime « conquière » cette considération en donnant de la considération à son agresseur.

Jésus propose de quitter le registre de la violence et d'aller dans le registre de la *proposition* et de le faire de telle sorte que *l'agresseur n'a presque pas d'autre choix que d'accepter* la proposition de sa victime. En reculant symboliquement d'un pas, la victime devient acteur de la scène, car elle guidera l'action de l'agresseur. Ce qui ne change pas par rapport à l'agression « classique », c'est que l'agresseur blesse et la victime souffre. Ce qui change, c'est que l'agresseur se voit offrir la possibilité d'avoir de la considération pour sa victime. Et la prochaine fois... on ne sait pas, mais

en tout cas, il y aura davantage de chances pour un scénario différent que si la victime avait essayé de réagir de façon symétrique. C'est le « plus » proposé.

Tendre l'autre joue (cf. És 50, 6, c'est ce que fait le Serviteur de Dieu : « *J'ai livré mon dos à ceux qui me frappaient et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe; je ne me suis pas détourné des insultes et des crachats.* »): un droitier ne peut frapper la joue droite de son vis-à-vis qu'en y allant du dos de sa main : c'est un geste de mépris ! Tendre l'autre joue, donc la gauche, c'est l'inviter à une agression « en règle », affirmer qu'on est une personne, qu'on mérite pour le moins la considération d'être agressé en règle. Le jeu de la symétrie (tu frappes, je frappe) est ici inversé (tu as frappé ici, frappe là). Ce jeu déstabilise la vision qu'a l'agresseur de la scène, de lui-même et de l'autre.

Donner aussi le manteau, faire deux milles au lieu d'un : ces paroles visent les réquisitions auxquelles étaient habilités les soldats de la force d'occupation. En prenant l'initiative de donner plus que ce à quoi on était contraint, on ne se pose plus en victime mais en personne généreuse. La population occupée dit symboliquement aux forces d'occupation : je suis celui qui vous accueille, je fais geste d'hospitalité.

Gardons à l'esprit que le Sermon sur la Montagne s'adresse à une communauté et non à des individus isolés. Les paroles de Jésus ne sont « praticables » que dans le contexte d'une communauté solidaire. Elles sont prononcées de la part de Celui qui assume dans son propre corps l'agression et le mépris suprêmes. Ces paroles ne sont pas un abus du faible de la part d'un fort, mais un soutien fraternel de la part du Sauveur qui connut les mêmes problèmes.

Le v. 42, bien intentionné, ne vise pourtant pas la même situation : ici il s'agit des relations à l'intérieur du même peuple et d'un appel général à la générosité.

Aimer les ennemis

La tradition scripturaire est ici différenciée. Il y a d'un côté la nécessité de délimiter clairement le peuple de Dieu par rapport aux autres, notamment quand il s'agit de la construction littéraire de la conquête de la Terre Promise (Dt 7, 2), et/ou de la tentation idolâtre. Il y a la nécessité de clairement distinguer le bien et le mal et de rejeter d'un même élan ceux qui font le mal (Ps. 139, 19-22). Mais de l'autre côté, il y a aussi des lois qui ordonnent de secourir son ennemi qui est dans une mauvaise passe (Ex 23, 24s) ou dont les jours sont en danger (Prov. 25, 21s « *Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire. Car ce sont des braises que tu amasses sur sa tête, et le Seigneur te le rendra.* ») Cette injonction sera intégralement reprise par l'éthique chrétienne (Rm 12, 20-21).

Une réflexion générale s'exprime dans un récit biblique dit *Le Roman de Joseph*, où les conflits entre personnes sont placés dans le contexte plus large de la vie de tout un peuple, et où prennent place toute une philosophie à propos du sens de l'histoire, toute une théologie à propos de la souveraineté de Dieu. Lors des retrouvailles avec ses frères en Genèse 45, il fait dire à Joseph : « ⁵ *Maintenant, ne vous affligez pas et ne soyez pas fâchés de m'avoir vendu ici, car c'est pour sauver des vies que Dieu m'a envoyé en avant de vous.* ⁶ Voilà deux ans que la famine sévit dans le pays; pendant cinq ans encore il n'y aura ni labour, ni moisson. ⁷ Dieu m'a envoyé en avant de vous pour vous assurer un reste dans le pays et pour vous permettre de rester en vie, par une grande délivrance. ⁸ En fait, ce n'est pas vous qui m'avez envoyé ici, c'est Dieu; il m'a fait père du pharaon, maître de toute sa maison et gouverneur de toute l'Égypte. » Et au chapitre 50, la théologie devient explicite : « ¹⁹ Joseph leur dit: « *N'ayez pas peur: suis-je à la place de Dieu?* ²⁰ *Le mal que vous comptiez me faire, Dieu comptait en faire du bien, afin de faire ce qui arrive en ce jour, pour sauver la vie d'un peuple nombreux.* » (Rappelons que dans le contexte biblique, « aimer » n'est pas d'abord un sentiment ! Aimer, c'est s'engager, faire du bien pour celui qu'on aime).

Dans les derniers textes cités s'exprime déjà la conscience que les relations conflictuelles ne couvrent pas le tout d'une vie sociale, et que le peuple de Dieu se doit de recadrer tout ce qui lui arrive en tenant compte de la souveraineté de Dieu sur tous les vivants et sur toute la nature. Ceci peut être un sens possible du mot « parfait » ou « accompli », c'est-à-dire capable de tenir compte des vues de Dieu et non seulement de mon point de vue. Bonhoeffer appelle cela l'« amour indivis » (*Vivre en disciples*, p. 126). Encore une fois, cette façon de voir est une façon *d'ouvrir les contraintes vers une espérance possible*. C'est le « plus » que les chrétiens ont à proposer, c'est (même verbe) la surabondance de la grâce par rapport à la présence massive du mal dans le monde, par le péché (Rm 5, 20).

En tout cela, l'identité du peuple de Dieu et la distinction du bien et du mal ne sont pas abandonnées. Les paroles de radicalisation de la loi qui précèdent montrent bien une clairvoyance aiguë par rapport aux pratiques humaines.

Vers la prédication

Le dimanche de la Réformation nous incite à nous laisser interpeller par ce texte par rapport à la justification par la foi : vivre en disciples ! Nous pouvons nous rappeler par la même occasion que la Réforme, elle aussi, ne s'adressait pas à l'individu isolé, mais à une communauté, l'Église du Christ. Quand la communauté est défaillante et n'obéit plus au Christ, l'acte de résistance du croyant (Luther à Worms...) ne vise pas à se singulariser, mais à jeter la base pour une réforme de la communauté.

Le rôle que les chrétiens peuvent jouer pour faire perdre de la vitesse à la violence est souvent sous-estimé. On s'en rend compte quand ce rôle disparaît ! Ainsi, un article au sujet du Cameroun, relayé dans le Courrier International, intitulé « Le péril de Boko Haram » (n° 1300/17 octobre 2015) pointe la substitution progressive d'un Islam tolérant de type soufi par des tendances wahhabistes et salafistes, AINSI QUE la montée en puissance d'Églises chrétiennes de type revivalistes, qui rejettent tout dialogue œcuménique entre les religions ! Les risques de violence s'en trouvent nettement accrus.

Une mise en relation avec les principes de la Communication non violente (CNV), (voir p. ex. le classique de Marshall Rosenberg, *Les mots sont des fenêtres (ou bien ce sont des murs)*, Ed. La découverte, 2004) peut actualiser et faire comprendre nouvellement la démarche de Jésus, notamment du fait que l'exigence de base de la CNV est la bienveillance fondamentale envers toute personne humaine ... y compris soi-même.

Il peut être nécessaire de préciser que les paroles de Jésus ne sous-entendent aucune lâcheté, aucune complicité avec le mal, aucun abandon des victimes. La figure du Christ qui prend sur lui toutes les conséquences de l'amour qu'il proclame nous prémunit de ce malentendu.